



Chin.

SAINT-DENIS DE LA REUNION

CHIN
Trulès

Heng Shi (Chin)

Jean-Philippe Courtis (Monsieur Roger)

Anne-Marguerite Werster (Élisabeth)

Holy Razafindrazaka (Héva)

Karim Bouzra (Charles)

Aurora Ugolin (Rézéda)

Josselin Michalon (Darma)

Jean-Luc Trulès (dm)

Emmanuel Genwin (ms)

Hervé Mazelin (sc)

Térèse Small (dc)

Laurence Julien (c)

Théâtre de Champ-Fleuri, 10 avril

Fort du succès de *Maraina*, créé voici bientôt cinq ans (voir *O. M.* n° 3 p. 62 de janvier 2006), le Théâtre Volland vient de monter un second opéra, *Chin*. Le premier évoquait l'installation des premiers habitants de l'île au XVII^e siècle, le deuxième s'inspire d'un événement fondateur de l'histoire régionale : en 1955, l'usine sucrière Quartier Français fut sauvée de la faillite grâce à l'alliance «contre nature» d'un communiste, Paul Vergès (alias Chin, par allusion aux origines asiatiques de sa mère, et frère du fameux avocat parisien Jacques), et d'un sucrier ex-pétainiste, René Payet, le tout sur

fond de tentation indépendantiste maoïste.

Ce sauvetage éminemment symbolique, qui permet l'émergence de Paul Vergès comme leader politique, avait déjà été le sujet de la pièce *Quartier Français*, montée en 2002 par la même compagnie réunionnaise. Mais on s'incline devant l'originalité, voire le culte de l'entreprise, consistant à prendre comme personnage d'opéra une figure encore engagée dans la vie publique – au point de s'être présentée aux dernières élections régionales et de les avoir perdues, faute d'un rassemblement de la gauche !

L'ambiguïté vient du fait que, si le contexte et le

fond du livret sont réels, les lignes de force de l'intrigue, elles, sont romancées, notamment dans ses méandres amoureux (Chin est ici partagé entre deux femmes, Élisabeth, la fille du patron, et Héva, celle d'un syndicaliste). À l'exception du rôle-titre, les autres noms ont été changés ou inventés, René Payet devenant par exemple Monsieur Roger. Tout ceci n'a évidemment pas facilité la communication autour de cette création mondiale, considérée par certains comme de la propagande pour Vergès en pleine période électorale ! Au point qu'on se demande s'il n'eût pas été plus judicieux de raconter les mêmes événements entièrement sous le masque de la fiction...

Quoi qu'il en soit, Emmanuel Genwin signe ici un livret puissant et complexe, où s'entrecroisent intérêts publics et destins individuels. Il mélange langues créole et française, et multiplie les références au folklore – notamment religieux – de l'île, à la mythologie antique, aux Écritures saintes. Le danger était de réduire la scène à un artificiel débat d'idées, obstacle contourné par la musique, qui apporte chair et poésie à des personnages menacés de schématisation.

Il faut, à ce propos, souligner les grands progrès accomplis depuis *Maraina* par le compositeur Jean-Luc Trulès (né en 1956). La richesse et la diversité des inspirations sont toujours là, mais l'écriture a gagné en fondu, en fermeté, en variété dans l'orchestration aussi, avec notamment l'utilisation surprenante de la vièle chinoise, dont Guo Gan tire des sons très évocateurs. Seule la prosodie du français nous semble encore trop souvent maladroite.

La distribution vaut d'abord pour le beau soprano lyrique d'Anne-Marguerite Werster et le mezzo profond d'Aurora Ugolin. Suite à une défection de dernière minute, Holy Razafindrazaka a eu le mérite, relevant à peine de couches, d'apprendre en quelques semaines le rôle d'Héva, auquel elle apporte flamme et fragilité. Le ténor Karim Bouzra fait preuve de vaillance en Charles. Les voix graves nous paraissent moins flattées par la partition, à commencer par Chin, dont le charisme semble musicalement limité, malgré le timbre clair et séduisant du baryton Heng Shi. Sans doute son peu de familiarité avec la prosodie française empêche-t-il ce dernier de convaincre complètement dans cette figure de meneur d'hommes. Rien à redire, en revanche, aux solides incarnations paternelles de Jean-Philippe Courtis, Roger plein d'autorité, et de Josselin Michalon, émouvant Darma.

Comme pour *Maraina*, librettiste et compositeur se sont chargés de la mise en scène et de la direction musicale, pour un résultat aussi chaleureux qu'enlevé. On retiendra, en particulier, le tableau coloré concluant la première partie, réjouissant pastiche de cérémonie populaire communiste, célébrant ici l'alliance du sabre à canne et du marteau, sur fond de moringue, un art martial local. Une mention pour le chœur, mi-réunionnais mi-malgache, très bien préparé par Landy Andriamboavonjy.

On espère que cette belle aventure se prolongera ailleurs, notamment en métropole, où l'histoire réunionnaise – comme celle de l'outre-mer en général – est totalement méconnue.

Thierry Guyenne

ON ESPÈRE QUE CETTE BELLE AVENTURE SE PROLONGERA AILLEURS, NOTAMMENT EN MÉTROPOLE.